Interview

Igal Shamir

Je suis né par hasard !

Propos recueillis par Jean-Pierre Perraud

J'ai rencontré Igal Shamir grâce à un ami ostéopathe qui cherchait le meilleur soin naturel capable de soulager le célèbre violoniste d'une douleur articulaire persistante. D'un commun accord, nous lui avons proposé Sédadolor et Silicium organique naturel.

Après trois mois de prises quotidiennes de ces deux produits, la périarthrite scapulo-humérale (ce terme regroupe l'atteinte des muscles, des tendons et des bourses séreuses de l'articulation de l'épaule) d'Igal Shamir finit par se faire oublier.

Igal Shamir est un violoniste d'origine russo-polonaise, né en Palestine devenue Israël. Il fut l'élève de Polishouk, lui-même disciple de Léopold Auer, comme le furent Heifetz, Milstein, Oistrach…, enfin du grand Menuhin.

Il reçut le premier prix du Conservatoire de Tel-Aviv, le prix Kerkrad (Hollande), les premiers prix des Conservatoires de Bruxelles et de Genève.

Il réalise une Méthode pour violonistes débutants, chez Paul Beuscher.

Il est aussi l'auteur d'un livre *« La Cinquième Corde »*, qui a été adapté au cinéma pour donner *« Le grand blond avec une chaussure noire »*.

Il a récemment publié chez Plon un roman historique, *Le Violon d'Hitler*, qui va être porté à l'écran. Il vient de publier *Via Vaticana*, également chez Plon.

Chevalier des Arts et des Lettres. Professeur de Violon et de Musique de Chambre à la Schola Cantorum, il vit en France depuis 1968.

Bien volontiers, Igal Shamir s'est prêté au jeu de l'interview.

Igal Shamir et Jean-Pierre Perraud

Igal Shamir : Le violon est un très grand zig-zag… Je joue depuis l'enfance mais je ne pense pas que j'aie été un véritable violoniste depuis l'enfance. C'est ça le truc.

Jean-Pierre Perraud : Tu es né…

IS : Je suis né par hasard !

JPP : Tu es né par hasard ! … Tu es né…[sourire]

IS : Je suis né à Tel-Aviv en Palestine en 1938.

JPP : Tu t'es dirigé comme ça vers le violon… ou était-ce par la volonté de tes parents ?

IS : Absolument pas. En 38, la Seconde Guerre mondiale commence tout de suite après ma naissance. Mon père s'en va avec l'armée anglaise, puisque la Palestine est sous mandat britannique et que l'armée anglaise l'occupe. Et il part pour la guerre en élément anglais. Il se trouve, à ce moment-là, en Afrique du Nord, je pense, puis en Syrie. Je reste avec ma mère. Ma mère ne parle pas l'hébreu. Je suis dans un pays où une langue maternelle passe de l'enfant aux parents. On me met au jardin d'enfants où j'apprends l'hébreu. De ce fait, je perds tout contact avec ma mère puisqu'elle ne peut pas me parler et que je ne peux pas lui répondre. Pendant des années j'ai dû chercher un moyen de dialogue avec elle.

JPP : Quelle langue parlait-elle ?

IS : Ma mère parlait le polonais et le russe. Et le yiddish… Mais la guerre a commencé et ma mère a reçu des lettres annonçant le désastre à venir. Elle sait que, la Pologne, c'est fini. Donc mon père était parti avec l'armée anglaise ! Enfant unique, je n'ai ni frère ni sœur. Ma mère reçoit des lettres espacées parlant d'une famille qui est en train d'être exterminée par les Allemands ou par les Polonais. Elle sait qu'elle ne retournera plus jamais en Pologne. Elle se dit qu'il est inutile de parler le polonais avec moi. Comme il n'y avait personne d'autre à la maison, le dialogue qui aurait pu s'établir entre ma mère et moi ne se fait pas. Elle ne peut pas me parler et je ne peux pas lui répondre. Et je cherche le moyen de communiquer. Un jour, ma mère m'emmène dans un café au bord de la mer — tiens il y a deux fois la « mère » là-dedans ! — et je vois un violoniste en train de jouer. Et je sais tout de suite que ça va être moi plus tard… quelqu'un avec un petit instrument qui n'a pas besoin de parler et qui pourtant communique avec les autres. Car tout mon problème est un problème de communication… Et je demande, à ce moment-là, à ma mère de me faire apprendre à jouer du violon. Elle n'en a pas les moyens, elle n'a pas d'argent et elle ne comprend absolument pas comment on va établir un rapport entre moi et le violon. Mais ma mère, qui vit toute seule puisque mon père n'est pas là, cherche à gagner un peu d'argent. Elle travaille chez un coiffeur comme manucure. Un jour elle fait les mains d'un homme qui est marchand de pianos et accordeur. Et elle lui raconte l'histoire, peut-être en polonais ou en je ne sais quelle langue… en yiddish peut-être, elle dit qu'elle a un petit garçon qui veut absolument jouer du violon mais qu'elle n'a pas les moyens de lui offrir un instrument et des leçons. L'accordeur de pianos vient à la maison pour me voir. Il regarde mes mains et dit : « Oh la la, il a des petits doigts, il ne sera jamais violoniste, mais pour te faire plaisir — il parle à ma mère — je vais lui offrir un petit violon ! » Il m'offre un tout petit violon avec lequel je commence à travailler tout seul, à jouer tout seul. Au bout

de quelque temps, il revient à la maison. Je joue et il dit : « Ça alors ! mais comment a-t-il fait pour apprendre tout seul ? S'il apprend tout seul à jouer du violon, peut-être qu'avec un professeur ça ira encore mieux, non ? » On trouve un professeur qui vient de Russie, qui est russe et ne parle que le russe et l'allemand. Il est l'élève d'un très grand pédagogue qui s'appelle Auer. Et j'apprends le violon avec lui.

Leopold Auer est un violoniste, chef d'orchestre et compositeur hongrois né le 7 juin 1845 à Veszprém (Hongrie) et mort à Loschwitz près de Dresde le 15 juillet 1930.
Auer est considéré comme l'un des plus grands pédagogues du violon.

Sauf qu'il y a quand même un problème : je ne comprends absolument pas ce qu'il dit et il ne comprend pas davantage ce que je lui réponds. Et il y a entre nous un violon qui doit quand même exister, mais sur quelle base, on ne sait pas… Et je me fais engueuler, à chaque fois, comme du poisson pourri parce que je ne fais pas ce qu'il faut. Je ne comprenais pas ce qu'il disait ! Je travaille donc pendant des années pratiquement tout seul et j'avance tout seul. Et le professeur se dit : « Oh la la, il a beaucoup de talent, ce garçon, je vais le faire jouer le plus possible dans des réunions et des petits concerts, comme ça les parents des autres élèves verront que je suis très capable de faire de n'importe quel enfant quelqu'un qui joue bien. » C'est comme ça que j'ai appris à jouer du violon. Au départ c'était le désir et même la volonté de communiquer, bien davantage que la volonté de faire de la musique. Et le violon devient pour moi beaucoup plus violonistique que musical. Je m'attache au violon par sa technique, qui demande des solutions et ça devient pour moi quelque chose de mécanique. J'ai la volonté de vaincre les difficultés instrumentales. Et je deviens violoniste, mais peu musicien…

JPP : Donc un technicien !

IS : Oui, et je grandis comme ça. Je change de professeur et le problème continue… À chaque fois qu'il y a un concours pour choisir un élève très doué pour l'envoyer à l'étranger ce n'est pas moi qu'on choisit ! On en choisit un autre que moi. Et je ne vois pas tout de suite le problème. Je suis chaque fois très déçu parce que je n'arrive pas premier. Mais je ne comprends pas pourquoi. Ceci m'amène jusqu'au service militaire. Alors que les autres, très doués, ont été envoyés aux États-Unis ou ailleurs, je reste en Israël, je passe mon bac et je commence en 1956 mon service militaire. À l'armée, quand j'arrive, on me dit : « Mais vous êtes un violoniste doué, vous allez entrer dans l'orchestre militaire ! ». À ce moment-là, je pousse un cri, je dis : « Ce violon m'a éloigné de la vie ! Et je ne veux plus recommencer la même chose à l'armée, je voudrais faire autre chose que de jouer du violon. » Et la grande question c'est : « Qu'est-ce que vous allez faire à l'armée sans le violon, alors que vous avez une forme physique exceptionnelle, vous êtes très grand… il faut quand même savoir ce que l'on va faire de vous… » J'ai dit que je voulais être pilote. L'aviation m'a toujours passionné et j'ai toujours été seul. Et je pense que, pilote dans un avion, c'est quelqu'un qui est seul, qui décide seul et qui pilote son avion comme on pilote un violon. Et on m'envoie alors faire les tests nécessaires. Au bout de deux semaines de tests, on me dit : « Monsieur Shamir, vous êtes apte ! Vous allez entrer à l'École de l'air. ». Effectivement, j'entre à l'École de l'air pour devenir pilote.

JPP : Bien ! Alors cet épisode de l'enfance te conduit à l'armée. Et tu vas rester combien de temps à l'armée ?

IS : Trois ans.

JPP : Tu vas rester trois ans dans l'armée israélienne. Est-ce que tu as été confronté en tant que militaire, engagé dans des… je sais que tu ne tiens pas trop à en parler mais sans rentrer dans les détails…simplement pour les lecteurs de la revue, savoir que tu as été un soldat. Comme Rika Zaraï, qui est une amie, que je connais très bien et qui, elle aussi, a accepté de répondre à mes questions. Elle nous a un peu parlé de son service, dans les kibboutz.

IS : Oui parce qu'elle s'occupait à un moment donné des produits naturels… D'ailleurs son mari s'appelle Jean-Pierre aussi.

JPP : Tout à fait. C'est un parolier qui a écrit beaucoup de chansons et de musiques pour Rika. Alors ton service militaire ?

Pour ma mère, le summum d'une réussite c'est d'être réparateur de frigos… Ça jette un froid !

IS : Il ne se termine pas bien du tout parce que j'ai eu quand même quelques accrocs, dont un accident qui m'a mis dans une situation difficile. Mais, à un moment donné, on a envoyé en Europe l'orchestre de Jeunesse musicale pour donner quelques concerts et pour participer à un concours en Hollande.

Ah ! une anecdote ! Quand mon père revient de l'armée après la guerre, mon violon représente quand même un problème. Mes parents n'ont pas vraiment confiance en mon art. Ils disent que le violon va être un obstacle toute ma vie, que je ne pourrai pas vraiment être heureux, qu'il vaudrait

mieux choisir autre chose que le violon. Pour ma mère, le summum d'une réussite c'est d'être réparateur de frigos… Ça jette un froid !

JPP : Réparateur de frigos !

IS : Oui, parce qu'à l'époque, dans un pays chaud, le frigo était un élément majeur. Quand le frigo tombait en panne, toute la maison était en panne ! Donc le réparateur de frigos, c'est un magicien et je me souviens qu'à chaque fois qu'on avait un problème avec le frigo et que le réparateur arrivait, il était accueilli comme Jésus le sauveur. Pour ma mère, c'était donc important de m'orienter vers la réparation de frigos. J'étais intéressé par la mécanique mais je voulais avant tout être violoniste.

Alors mon service militaire ! On envoie, pendant la période militaire, l'Orchestre de Jeunesse Musicale en Europe, pour donner des concerts et participer à l'exposition internationale à Bruxelles en 58. Pour cet orchestre qui doit aussi participer à des concours, on a besoin d'éléments pour élever le niveau. Or, à ce moment-là, on se souvient que j'existe, que je suis un violoniste doué et on m'intègre à cet orchestre avec quelques autres éléments. On fait le voyage en Europe et je joue en Belgique le concerto de Vivaldi en soliste. Dans la salle se trouve la Reine Elisabeth de Belgique, qui vient me trouver après le concert et me demande : « Monsieur, vous êtes à mon avis un jeune très doué. Quels sont vos projets ? » Je réponds tout simplement : « Madame, je n'ai pas de projets pour le moment parce que je suis dans l'armée d'Israël et je dois faire mon service pendant sept ans. Former un pilote coûte cher et l'armée exige en contrepartie un service militaire long. » La Reine Elisabeth me répond : « C'est insensé ! Mais ça va se passer autrement. Si vous le désirez. Je vais faire le nécessaire pour que vous reveniez en Belgique afin de poursuivre des études musicales au Conservatoire Royal. Nous avons un très grand violoniste qui s'appelle Arthur Grumiaux, vous avez dû en entendre parler. » Là je réponds : « Mais bien sûr que j'en ai entendu parler. Arthur Grumiaux m'a écouté quand j'étais beaucoup plus jeune en Israël et je suis sûr qu'il se souvient de moi. » Elle lui téléphone et Arthur Grumiaux répond à la Reine : « Effectivement je me souviens très bien, c'est un garçon doué, s'il désire venir en Belgique, je l'accepte dans ma classe ». Et c'est comme ça que s'est engagée la procédure avec l'État d'Israël pour me libérer de l'armée et me faire venir. Je suis arrivé en Belgique en 1961 et depuis je suis en Europe.

Elisabeth de Bavière (1876-1965)
Elisabeth de Belgique, née Elisabeth von Wittelsbach, duchesse en Bavière, épouse d'Albert Ier, fut la troisième reine des Belges.
Née le 25 juillet 1876 à Possenhofen (Allemagne), elle était la fille du duc Charles-Théodore en Bavière, ophtalmologue de renom, et de l'infante Marie-José de Portugal. Sa marraine n'est autre que sa tante l'impératrice Elisabeth d'Autriche, la célèbre Sissi.
La reine Elisabeth, elle-même excellente violoniste, décida de créer en 1937 à l'instigation d'Eugène Ysaÿe, un concours pour aider les jeunes interprètes (moins de 30 ans) à se faire connaître (Concours Musical International Reine Elisabeth de Belgique).

JPP : Alors là, on va dire que c'est une façon pour toi de parachever ta formation violonistique.

IS : Pas tout à fait. Je reste en Belgique pendant deux ans. En travaillant avec Arthur Grumiaux, je le découvre violoniste de très haut niveau mais pédagogue médiocre et je pense que je ne peux pas vraiment apprendre avec lui. Je fais un voyage à Genève où je passe un petit concours au Conservatoire. Le directeur Baud-Bovi m'accepte immédiatement et me propose de venir m'établir en Suisse et d'entrer au Conservatoire de Genève. Je viens m'installer en Suisse et je décide de poursuivre mes études au Conservatoire de Genève.

Le baron Arthur Grumiaux (né le 22 mars 1921 à Villers-Perwin près de Charleroi et mort le 16 octobre 1986 à Bruxelles), était un violoniste belge. Professionnel à 18 ans, il a mené une carrière internationale brillante. Son jeu sobre et intense et la sonorité très pure de son violon ont fait merveille dans tous les grands orchestres du monde.

JPP : Combien de temps vas-tu rester à Genève ?

IS : Très longtemps mais pas forcément au Conservatoire, car je commence à m'attacher à la Suisse et je fais autre chose que de jouer du violon. J'y reste presque huit ans. Je finis quand même mes études au bout de deux ans. J'obtiens le prix du Conservatoire de Genève. J'ai travaillé avec quelques maîtres. Et je commence à faire une carrière de concertiste.

JPP : Tu viens de dire qu'en fait tu continues la musique, le violon, tu obtiens un prix, et tu fais autre chose, tu te tournes vers quelque chose d'autre que la musique. Tu veux m'en parler un peu ? Ou tu préfères ne pas en parler ?

IS : Ca dépend comment on va le faire.

JPP : Tu dis ce que tu veux ! Est-ce que tu rentres dans le monde des affaires ?

IS : Je rentre dans le monde des affaires par une porte totalement inopportune : c'est que je donne un jour un concert à Lausanne et un vieux monsieur vient me trouver en disant : « Écoutez, quand on joue du violon comme vous, on devrait être capable de faire autre chose ». Quand

je lui demande quoi, il me dit : « Venez me voir dans une semaine, je vous dirai quoi ». Ce vieux monsieur, qui vit tout seul sans famille, sans personne à Lausanne, s'occupe de la Bourse des matières premières, surtout du café, du cacao et du sucre. Et j'apprends avec lui tous les mécanismes de la manipulation boursière. J'entre donc dans les affaires.

JPP : Donc tu y rentres en fait, j'allais dire pour des raisons alimentaires… Il y a une forme de séduction…

IS : C'est alimentaire mon cher Watson !

JPP : …qui présente pour toi un intérêt et tu combines cette passion musicale avec les affaires.

IS : Ca tombe justement bien parce que j'utilise mon temps en Suisse pour faire des études dans une école de marketing, une école américaine, qui me guide, pour apprendre le monde des affaires. Ça change aussi mon comportement musical. Une chose qu'on n'apprend pas au Conservatoire.

JPP : Bon, on a vu ton enfance, tes premiers contacts avec le violon, ce passage dans l'armée, cette passion pour l'aviation, dont je suppose que c'est comme pour le violon, elle ne s'arrête pas du jour au lendemain. Et maintenant te voilà dans les affaires…

IS : Les affaires me permettent d'acquérir un avion privé et d'avoir une vie absolument extraordinaire. Je continue à donner beaucoup de concerts. J'ai trouvé une formule à un moment donné pour former un duo violon et harpe avec une harpiste italienne très vieille mais très connue en Italie et j'ai donné beaucoup de concerts violon et harpe inspiré déjà par le Roi David qui jouait du violon et de la harpe. Ça m'a conduit à beaucoup de déplacements.

JPP : Alors, peux-tu nous dire quels sont les grands auteurs et les grands compositeurs qui t'ont fasciné ? Tu m'as dit, récemment, lors d'un concert auquel tu nous as si gentiment invités, que plutôt que de refaire ce que dix millions de violonistes ont pu faire, tu joues des auteurs peu connus. Alors tu as quand même des maîtres, non ?

IS : J'ai des maîtres, c'est sûr, mais j'ai toujours dit que ma façon de faire de la musique était surtout le violon plus que la musique. Pour moi ce qui était important c'était le violon et, chaque fois que l'on me demandait quel était mon compositeur préféré, j'ai répondu : « Le violon ! ». C'était paradoxal. Les gens ne comprenaient pas que je parle de violon quand on me parlait compositeur. C'est à travers mon violon que j'arrive peut-être à faire d'un compositeur une musique. Je me suis attaché beaucoup plus aux performances du violon plutôt qu'aux compositeurs. Mais, petit à petit, j'ai quand même appris à faire la différence entre les Slaves, les Français et les Allemands parce qu'il y a une grande différence. Les Italiens sont très différents des Allemands. On appelle la musique italienne "machine à coudre" beaucoup de notes et, dans ce fatras de notes, il faut trouver la note importante. Alors que, dans la musique allemande, il y a une espèce de sérénité religieuse qui commence avec Biber, Bach et Haydn etc., qui fait que la musique allemande est très différente de la musique française qui est très spirituelle et qui ressemble beaucoup à la musique ancienne biblique. C'est mon avis.

Igal Shamir et son épouse Nicole

JPP : À qui penses-tu en particulier ?

IS : Je pense à Saint-Saëns, à Ravel, Debussy et il y a beaucoup de compositeurs… Je pense que la musique française est la plus riche au monde, qu'elle est beaucoup plus importante que la musique allemande et italienne. Le véritable génie de la musique se trouve en France. Saint-Saëns, Bizet, Berlioz, Debussy, Ravel, Fauré et beaucoup d'autres… Carmen de Bizet est un chef d'œuvre absolu… je ne connais pas d'autre opéra qui soit aussi intéressant et aussi varié que Carmen de Bizet…

JPP : C'est une œuvre qui a profondément impressionné Nietzsche quand il parle de Carmen…

IS : Donc, pour revenir à la question initiale, je finis par connaître les compositeurs et leur valeur après avoir compris le violon lui-même. Et je suis devenu beaucoup plus musicien le jour où j'ai rencontré ma femme, Nicole. Cette rencontre a d'abord créé entre nous un fossé. Elle m'a dit : « Tu joues du violon d'une manière incroyable mais est-ce que tu sers vraiment la musique ? ». Et j'ai commencé à me demander effectivement, quel était mon rôle dans le monde musical. Et je suis devenu peut-être un musicien grâce à cette rencontre.

JPP : Mais pourquoi ça ? Il y a eu un déclic ? Elle a effectivement posé ce lien, ce qui est propre à la femme, à sa féminité, à son entendement, à son écoute ?

IS : Je pense que son écoute était importante et je pense que la liaison était importante. C'est qu'à un moment donné je me suis rendu compte que, peut-être, si je ne possédais pas le sens musical, je risquais de ne pas être aussi intéressant à ses yeux. Et pour devenir quelqu'un de vraiment

intéressant, il fallait que je sois musicien avant d'être violoniste. Des violonistes, il y en a peut-être beaucoup, des musiciens qui ne sont pas techniciens il y en a peut-être aussi beaucoup… mais, pour réunir les deux, il n'y en a pas beaucoup. Et il fallait que je puisse réunir les deux pour en faire un seul homme ou un seul artiste.

JPP : C'est très curieux ce que tu dis car tu sais que les guitaristes, la guitare est un domaine que je connais un petit peu, pour la plupart, ils ne connaissent pas la musique. Alors, quand un pianiste voit un guitariste, il lui dit toujours : « Tenez, voici une partition » et le guitariste est très mal à l'aise. Et alors pour se venger le guitariste lui dit : « Tenez, monsieur le pianiste, on va faire une petite jam [une séance d'improvisation de jazz], vous allez improviser avec nous ! » Et le pianiste en est incapable parce que, si l'on enlève la partition à un pianiste ou à un violoniste, à part quelques grands maîtres comme Grapelli par exemple pour ne citer que lui, ils sont incapables d'improviser dans n'importe quelle situation. Ce qui veut donc dire que, toi, tu as réussi à faire cette fusion une fois que tu as bien possédé ton instrument et sa technique. À ce moment-là tu as commencé à t'ouvrir à la musique, à la musicalité du violon, à ce qu'on pouvait en tirer, au travers des maîtres dont tu as donné une liste non exhaustive. Et à ce moment-là la rencontre de Nicole a été fusionnelle et tu es devenu un vrai violoniste à part entière.

« Quand il joue du Beethoven, quand il joue du Mozart ou du Tchaïkovski, c'est toujours du Shamir »

Yehudi Menuhin

Yehudi Menuhin est un violoniste et chef d'orchestre américain, né le 22 avril 1916 à New York et mort le 12 mars 1999 à Berlin. Ses parents, Juifs venus d'Ukraine, étaient arrivés aux États-Unis après un séjour en Palestine. Il s'installe à partir de 1959 en Grande-Bretagne. Il est à ce jour considéré comme l'un des plus grands violonistes du monde.
Il est successivement l'élève de Louis Persinger, Georges Enesco (de loin son maître le plus marquant, au point d'être toujours resté à ses yeux « l'Absolu ») et Adolf Busch. Reconnu par tous comme enfant prodige, ses premières représentations, dès l'âge de 8 ans, bouleversent par une maturité et une aisance musicale hors du commun.

IS : Je me souviens de la rencontre de Menuhin, que j'ai faite un jour, Menuhin avait entendu parler de moi. Après avoir joué à Paris avec l'orchestre philharmonique, son agent lui a dit : « Il y a un garçon qui habite la Suisse et que tu devrais peut-être connaître ». Et je suis arrivé chez lui à Gstaad et il m'a demandé de jouer quelque chose, alors j'ai joué quelque chose, et il m'a dit : « Est-ce que vous pourriez revenir demain, vous jouerez devant mes élèves ». Je suis revenu le lendemain. J'ai joué devant toute la classe, pendant presque une heure et, à la fin, Menuhin a dit : « Ah c'est très bizarre, ce garçon pourrait jouer n'importe quoi, ça serait toujours du Shamir, ce serait toujours lui-même. Il ramène la musique vers lui au lieu d'aller vers la musique des autres. Quand il joue du Beethoven, quand il joue du Mozart ou du Tchaïkovski, c'est toujours du Shamir ». Je ne sais pas si c'était un compliment mais ce devait être une critique. Normalement, un violoniste devrait aller vers les compositeurs et non par ramener les compositeurs à lui. C'était une façon de me dire que je me sers de la musique et que je ne la sers pas.

JPP : Moi je trouve que c'est une critique positive parce que copier… les copieurs… c'est un peu comme une toile de maître… il y avait Fernand Legros qui a été certainement le plus grand copieur et faussaire, il copiait les grands maîtres de la peinture et il fallait vraiment un œil d'expert et une loupe pour voir la différence. Et, pour en revenir à Yehudi Menuhin, moi je trouve qu'il a été très gentil, qu'il t'a posé un problème, que, si je comprends bien, tu n'avais pas encore résolu.

IS : (Rire)

JPP : Venant d'un grand maître comme Menuhin, c'est un petit cadeau empoisonné qu'il t'a fait là…

IS : Oui c'était peut-être aussi une forme de jalousie, il disait : « Moi je suis incapable de faire autre chose que la musique qui est devant moi et je suis obligé d'aller vers les musiciens que j'interprète et, toute ma vie, je me suis efforcé de jouer la musique qui devait être jouée dans tel ou

tel style, de telle ou telle manière. » Et je ne sais pas si finalement c'était quelque chose de lié à sa carrière personnelle ou à ses capacités personnelles, car c'était un très grand violoniste, un très grand penseur mais… je ne pense pas qu'il a formé beaucoup d'élèves.

JPP : Ce que tu dis est très curieux car tu m'as dit tout à l'heure, quand on a parlé des éditeurs, que pourtant on ne va pas citer, mais la maison d'édition, pour t'aider à rewriter ton livre, t'a présenté un prix Goncourt, ce qui n'est quand même pas rien… et tu as dit poliment, à la fin, mais tu aurais pu dire : « C'est une vraie merde »… ce qu'il a écrit et l'éditeur a partagé ce point de vue, en disant : « Ce que je veux c'est du Shamir ». En définitive, je dirais que c'est l'éloge de la personnalité. Tu sais ce que tu veux… C'est bien ça, quand un musicien en arrive là et un auteur aussi, c'est bien… plutôt que de copier les autres. Bravo !… Donc la musique est infinie, tu es dans les affaires, tu es dans la Bourse, tu es souvent aux commandes d'un avion, tu fais des concerts etc. Cette carrière musicale, tu t'es produit sur les scènes du monde, d'après ce que j'ai compris.

C'était une sorte d'arme pour moi, comme la lance pour un chevalier

IS : Oui… enfin, je n'ai pas donné énormément de concerts, mais j'ai joué beaucoup un peu partout. J'ai surtout participé à des événements comme, récemment, l'ouverture de la Sorbonne à Abu Dhabi.

JPP : J'ai vu quand même que tu avais glané quelques prix.

IS : Oui, oui, mais ce n'était pas vraiment mon but. Il y a des violonistes très doués qui ne font que ça, ils ne font que des concours, ils sont toujours très bien placés et leur carrière en dépend. Ma carrière n'a jamais dépendu de mes résultats aux concours ou au conservatoire. C'était des choses que j'avais organisées moi-même… et j'avais souvent trouvé un thème ou une raison pour participer.

JPP : Est-ce que tu t'es servi du violon comme d'une clé qui a pu t'ouvrir certaines portes ? Je ne dirais pas que tu t'en es servi comme d'une arme fatale de séduction, mais…

IS : C'était une sorte d'arme pour moi, comme la lance pour un chevalier.

JPP : Mais c'est une arme pour toi parce qu'elle t'a défendu. Quand je dis « séduction », je le prends au sens presque philosophique, tu vois… Je ne ramène pas ça au rapport homme/femme, mais je pense que, pour toi, c'était dans ton *cursus*, quelque chose de naturel, de vital.

IS : On a souvent confondu mon archet avec un sabre. D'ailleurs, sur un de mes disques, on avait déjà marqué que je me sers de mon archet comme d'une épée. Et effectivement le violon était pour moi une défense, ou bien comme le "sésame" pour Ali Baba : « Sésame ouvre-toi ! ». C'est le violon qui m'a ouvert des portes, qui m'a fait rencontrer des gens, qui m'a fait entrer dans des endroits où je n'aurais jamais pu entrer autrement. Mais je pense que, même si je me suis servi de ce violon, ce violon devait avoir un certain pouvoir pour que l'on me laisse entrer. Ce n'est pas simplement en jouant qu'on ouvre les portes. Je devais sans doute dégager quelque chose d'impressionnant. Ça m'a également apporté pas mal d'ennuis. Mais bon venons-en au fait de ma présence à Paris. J'ai toujours voulu venir vivre à Paris. Et, un jour, une très grande affaire, que je ne nommerai pas, m'a fait concrétiser mon désir. J'ai été aidé par la France qui m'a donné la possibilité de m'établir à Paris. Pendant trois ans, j'ai été boursier. C'est Pompidou qui m'a aidé et, à partir de là, j'ai commencé une vie parisienne et une carrière, entre guillemets, française. C'était en 1968. La révolution !

JPP : D'accord. Tu jouais de ton archet quand les pavés volaient.

IS : Justement, oui, c'était mai 68. Et je donnais des concerts ne sachant pas très bien ce qui se passait en France. La situation française, cette révolution, a été un peu étrangère et je jouais à la fac de médecine, à la fac de droit et dans d'autres endroits. À la cité des arts, mon voisin était Gainsbourg. Il n'était pas encore rue de Verneuil, il n'avait pas encore beaucoup d'argent.

JPP : Je l'ai rencontré, moi, c'était en 1976 rue de Verneuil.

IS : Oui, il avait déjà la rue de Verneuil en 76 mais en 1968-1969 il était encore à la Cité des arts. J'ai vu monter Brigitte Bardot.

Brigitte Bardot et Serge Gainsbourg se rencontrent sur le tournage du film « Voulez-vous danser avec moi ? » en 1959. Il lui écrira quelques chansons au début des années 60. En 1967, il prend contact avec elle pour lui proposer de nouvelles chansons. Il lui joua au piano « Harley Davidson » qui deviendra une chanson mythique. L'histoire d'amour commence…

JPP : Et moi j'ai vu monter personne ! Qui disait ça déjà ?

IS : … Arletty ?

JPP : Non, non, non… C'était l'autre là, la Belge… Annie Cordy ! « T'as vu Monte Carlo, non j'ai vu monter personne » (rires). Donc tu arrives en France, c'est 1968, c'est un petit peu ici la révolution, la rupture… il y a une espèce de grande libération des mœurs… c'est le déferlement de la musique pop avec des grands courants.

IS : Pour moi, il y a eu un autre grand moment… Un matin on frappe à ma porte,

quelqu'un qui se présente comme un grand reporter de *Paris-Match*. Je suis étonné de voir quelqu'un qui se présente à moi de la part de *Paris-Match* et le type me dit : « Oui, on veut faire un reportage sur vous, un très grand article car vous êtes très intéressant. » Et je trouve ça très bizarre. Je ne sais pas pourquoi ni comment les choses en arrivent là. J'ai fait effectivement quelques disques qui étaient de très grands succès mais ça ne méritait pas vraiment *Paris-Match*. Le reporter continue pendant deux semaines et, à la fin, il arrive avec un autre de *Paris-Match*, un photographe, et les deux me disent : « On a trouvé sur vous beaucoup de documents très intéressants. On sait que c'est la France qui vous a aidé à venir à Paris et on sait que, derrière vous, il y a Pompidou. Pompidou a maintenant des casseroles avec l'affaire Markowic ». Et ils poursuivent leur discours bizarre et plein de sous-entendus.

L'affaire Markovic ou comment une petite histoire de truands s'est transformée en l'une des plus sombres affaires politico-judicaires. Elle cible l'un des futurs candidats à la présidence de l'époque, Georges Pompidou.

JPP : Oui c'est menaçant ça… Des gens de *Paris-Match* qui ne sont pas très clairs.

IS : Oui, des gens troubles. Et finalement je découvre le pot aux roses. Effectivement, on a trouvé sur moi quelques détails compromettants, un Israélien lié au monde secret, une connexion avec quelques affaires d'État. On a envie de me lier d'abord à la détresse de Pompidou et puis de me présenter comme un personnage dangereux qui bénéficie de bourses de l'État, qui habite la Cité des arts, etc., etc. Je comprends que je suis en danger médiatique et la seule chose qui me reste à faire, c'est d'aller plus vite que *Paris-Match* et de publier quelque chose qui va contredire ce que *Paris-Match* aurait publié. Et là, je me souviens que, en Suisse, j'avais connu Simenon, qui était passionné par ma vie. Il m'avait vu d'abord piloter l'avion. Et, apprenant que j'étais violoniste et, par la suite, que j'étais dans les affaires, Simenon me dit : « Mais vous êtes un personnage de roman. Ou bien c'est moi qui écris sur vous, ou bien c'est vous qui écrivez tout seul ! » Mais à l'époque, je n'avais pas du tout l'intention d'écrire. Et la solution qu'exigeait la situation, c'était d'aller plus vite que les autres et d'écrire moi-même. J'ai donc décidé d'écrire et j'ai écrit mon histoire. En dix jours, j'avais pondu un livre qui s'appelait *La Cinquième Corde*. Il fallait encore la publier.

J'ai téléphoné à Simenon qui m'a envoyé à son éditeur, Nielsen, les Presses de la cité. Nielsen m'a dit : « Oui, bien sûr, Simenon c'est notre star et qu'est-ce que vous avez là ? » J'ai dit : « Voilà j'ai écrit un livre. J'ai été obligé de le faire. Je voulais expliquer… » Et il me dit : « Mais c'est écrit à la main, je ne peux pas le lire. Je vais vous donner un secrétaire. Vous allez lui dicter le texte. » Je dicte le livre. Nielsen dit : « Ah, l'histoire est très intéressante, mais elle n'est pas écrite, il faut la réécrire. On va vous donner un rewriter. Mais, auparavant, je voudrais voir ce qu'il est capable de faire. Qu'il réécrive un chapitre ou deux. » Le rewriter se met au travail et, deux semaines plus tard, je lis ce que le rewriter a écrit et ça me paraît complètement idiot. C'est un polar de série B. Un *OSS 117*, moins bon qu'*OSS 117*. Je le dis à l'éditeur : « Je ne vois absolument pas l'intérêt de faire un *OSS 117* avec mon histoire. Toute la valeur de mon récit, c'est d'avoir été écrit par quelqu'un qui n'est pas un écrivain mais qui a quelque chose d'intéressant à raconter, et c'est quelqu'un de sympathique. ». Là-dessus l'éditeur me dit : « OK, mais qui va le faire ? ». « Moi-même, quelqu'un corrigera mes fautes mais je vais écrire l'histoire moi-même. » Là, toute la maison des Presses de la cité est contre ce projet. « C'est un étranger, on ne sait pas où il va, on ne sait pas comment ça va être écrit ». Mais Nielsen tient bon et dit : « Moi, je veux quand même voir le résultat. Écrivez et donnez-moi le texte final. ». J'ai donc écrit cette histoire, quelqu'un a corrigé les fautes et, quand j'apporte, finalement, le livre terminé à Nielsen, il me dit : « Banco, ça me plaît beaucoup. Je sais qu'il y a dans la

Georges Joseph Christian Simenon
Simenon, dont on célébrait en 2003 le centenaire de la naissance, est né à Liège (Belgique) le 12 février 1903 et mort à Lausanne (Suisse) le 4 septembre 1989. D'abord journaliste, auteur sous différents pseudonymes de romans populaires, il créa en 1931 le personnage de Maigret qui le rendit universellement célèbre. Il publia sous son nom plus de 200 romans, 155 nouvelles et 25 textes autobiographiques.

maison beaucoup de gens qui n'y sont pas favorables, mais moi je publie ce livre. ». Et le livre sort en plein mois d'août. Et en plein mois d'août, arrive une chose incroyable, cette affaire des vedettes de Cherbourg, qui tombe en même temps que la sortie du livre dans lequel il y a un épisode qui mentionne l'histoire des vedettes !…

Les « Vedettes de Cherbourg » désigne l'une des affaires les plus rocambolesques de détournement de matériel militaire français. En décembre 1969, Israël dérobe à Cherbourg huit vedettes achetées à la France, mais mises sous embargo par le général de Gaulle.

Ce livre devient un best-seller. On me prend pour un écrivain. Nielsen fait venir dans son bureau tous ceux qui étaient contre moi : « Vous voyez un peu… on n'a

pas beaucoup de gens comme Shamir qui vend des livres et qui écrit aussi vite ! Et vous, vous étiez tous contre !… ». Il y a donc une guerre interne, dans la maison, à cause de moi. Et ce qui me "sauve" finalement c'est une offre de la part de la Paramount qui veut acheter les droits du livre pour tourner un James Bond. Quand je suis convoqué dans le bureau de Nielsen, qui m'annonce la grande nouvelle je lui réponds : « Je suis contre, je ne manque pas d'argent, je ne veux absolument pas lier mon personnage à celui d'un James Bond. Ce n'est absolument pas moi. Je ne peux pas vivre comme James Bond, ça va me mettre dans des situations épouvantables. Je ne signe pas ce contrat ». On ne signe donc pas avec la Paramount. Je me fâche avec l'éditeur qui me traite d'idiot car l'offre était énorme…

JPP : Pour lui aussi d'ailleurs !

IS : Pour lui aussi surtout ! Parce qu'il sait que c'est 50 % pour lui, 50 % pour moi ! Et sur mes 50 %, il faut que je paye des impôts en France et en Suisse. Je vends mon âme pour pas grand chose ! Je n'en avais aucune envie ! Aux Presses de la cité, on cherche alors une autre combine pour pouvoir vendre les droits sans que ça me touche personnellement. On change donc le titre et ça devient *Le Grand Blond avec une chaussure noire* et toute l'histoire est remaniée. On me donne un peu d'argent pour que je ne râle pas et ça s'arrête là. Cette histoire m'a mis dans une situation très difficile. Quand le livre est paru, tous les journaux du monde ont cherché à savoir qui j'étais vraiment et on a raconté sur moi des histoires incroyables ! On me liait à l'espionnage, à l'escroquerie et j'ai été obligé de me retirer de la vie active pendant quinze ans. J'étais en danger. Et voilà l'histoire de *La Cinquième Corde*, mon premier livre qui est paru. Quant au film, ça a frôlé le ridicule !

JPP : On peut toujours se procurer le livre ?

IS : Oui, bien sûr, pas en librairie mais sur Internet ! Amazon le vend. Je ne touche pas un centime là-dessus. Je ne sais pas où ils trouvent tant d'exemplaires à vendre ! D'ailleurs il faut peut-être rééditer ce livre dont je détiens les droits.

JPP : *La Cinquième Corde*, d'Igal Shamir… Là, on en apprend un petit peu plus sur toi.

Le Grand Blond avec une chaussure noire est un film comique français réalisé par Yves Robert en 1972.

IS : Oui, peut-être. C'est ma vie, quoi, mais racontée de manière très rigolote et dérisoire. Et c'est ce qui m'amène un jour à présenter à Olivier Orban, le patron de Plon, un manuscrit qui raconte l'histoire du *Violon d'Hitler*. Orban, qui sait que j'avais déjà écrit un livre et que ce livre a été un succès, et qu'on en a fait un grand film. Voilà comment j'arrive à Hitler, en le liant à Monteverdi. L'éditeur est séduit par la continuité entre *La Cinquième Corde* et *Le Violon d'Hitler*.

JPP : ce fameux *Violon d'Hitler*… Alors, moi j'ai lu le livre, qui m'a passionné, et ça se lit comme un vrai thriller avec un suspens comme j'ai eu l'occasion de te le dire. On peut en deux mots parler de ce livre qui fait un carton en France ? L'histoire est un peu dingue, comme un violon, dingue ou d'Ingres… ! L'histoire est absolument incroyable… de ce compositeur juif qui vivait à Venise, Salomon Rossi, au XVII[e] siècle, et qui a été apparemment assassiné…

IS : Disparu sans laisser de traces… Alors Monteverdi devient un monument.

JPP : Disparu du jour au lendemain, comme si la terre l'avait mangé...

IS : Et qui a été oublié pendant des siècles !

JPP : Et toi tu penses qu'il a été assassiné ?

IS : Ah oui, je pense qu'il a été assassiné ! Il dérangeait trop de monde, et même le Pape.

JPP : Et on n'a jamais retrouvé son corps.

IS : Non ! On ne l'a pas cherché non plus. Les canaux de Venise recèlent pas mal de mystères.

JPP : Et il semblerait que certains savent ce qu'est devenu Rossi… mais tu ne veux pas en parler tout de suite car cela pourrait faire l'objet d'un troisième ou d'un quatrième livre… tu as quelques idées… tu en fais une longue histoire, c'est passionnant parce que ce grand compositeur a été le nègre de Monteverdi qui l'a utilisé, un petit peu je dirais, d'une façon

The Songs of Solomon (1623)
Salomon Rossi (1570-1630) fut un compositeur audacieux qui a révolutionné la musique baroque. Il fut le tout premier à publier des madrigaux avec une basse continue. Ses sonates sont les premières à utiliser pleinement la virtuosité du violon. Son utilisation des voix reste par contre conservatrice. Rossi fait le pont entre la Renaissance et le Baroque. Il est un des grands compositeurs dominant son temps et de 1587 à 1628 il sera vénéré. C'est bien dans la musique synagogale que Rossi fit sa plus grande révolution, peu comprise d'ailleurs.

hypocrite et intéressée. Salomon Rossi a puisé aux sources, à l'origine de l'art violonistique puisqu'il a composé ces fameux chants de David et qu'il a considérablement influencé l'œuvre de Monteverdi. Et donc ce roman, ça va au-delà d'un simple

Claudio Monteverdi (15 mai 1567 - 29 novembre 1643) est un compositeur italien. Son œuvre, exclusivement vocale, se situe à la charnière de la Renaissance et de la musique baroque. Au cours de sa longue vie, il a produit des pièces appartenant aussi bien au style ancien qu'au nouveau et a apporté d'importants changements dans le style de son époque. Il est considéré comme l'un des créateurs de l'opéra et, avec l'Orfeo, comme l'auteur du premier chef d'œuvre du genre.

roman policier… je n'aime pas le mot d'ailleurs parce que les policiers on ne les voit pas du tout dans cette affaire ! (rires).

IS : Non, il n'est pas policier malgré le suspens. C'est l'enquête d'un musicien, d'un violoniste qui est mon homonyme, qui apprend, un jour, par un ecclésiastique, l'existence d'un obscur compositeur qui a vécu à Venise au temps de Monteverdi et qui était apparemment l'inspirateur de Monteverdi et qui a disparu. Et finalement il le charge d'aller trouver le pourquoi et le comment, pour le sortir de sa tombe, tombe qui n'existait pas. Donc j'étais finalement désigné par quelqu'un, par une force… obscure, pour agir… d'ailleurs Salomon Rossi n'était pas seulement compositeur, il était violoniste, virtuose, il avait inventé un système avant Paganini pour travailler son violon. Il était aussi arrangeur, c'est lui qui a arrangé les musiques de Monteverdi… il était chef d'orchestre. C'est lui qui a dirigé les différentes orchestrations de Monteverdi et la sœur de Rossi était la maîtresse de Monteverdi et l'on dit qu'elle est morte en accouchant d'un enfant de Monteverdi. Hitler, là-dedans, est un détonateur. Quelque chose de semblable s'est produit en France en 1940, en sa présence.

JPP : Alors on laisse les futurs lecteurs… on ne va pas leur raconter tout le livre, on ne va surtout pas leur raconter la fin. Mais, moi, c'est un livre qui m'a franchement impressionné parce que, justement, c'est un livre qui en appelle un autre et, si j'ai bien compris, ce livre est en train de sortir actuellement, il s'appelle *Vaticana…*

IS : *Via Vaticana* ! Qui raconte l'histoire de la récupération d'un trésor du Temple de Jérusalem qui a été apporté à Rome par Titus et qui doit se trouver dans les caves du Vatican. Et Gal Knobel qui est violoniste cherche à récupérer le violon du roi David. On pense que le violon de David doit se trouver dans ce trésor. Et il faut pouvoir accéder à ce trésor qui est dans les caves du Vatican et le Vatican nie son existence. Pourtant l'arc de Titus affiche en grand l'arrivée du trésor à Rome.

Dédié par Domitien après 81 à son frère Titus et son père Vespasien, l'arc célèbre la victoire de ceux-ci en Judée en 71 et la destruction de Jérusalem.

Sur une des fresques de l'arc de Titus, l'on peut apercevoir des Romains porter la Ménora, le chandelier à sept branches des Hébreux. Il s'agit d'un des trésors trouvés dans le temple de Jérusalem et rapportés à Rome.

JPP : Alors il semblerait que, parmi nos lecteurs, je suis convaincu que beaucoup ont lu l'histoire de Rennes-le-Château. Et l'histoire de Rennes-le-Château, depuis la mort du fameux curé Saunière, je crois, cet étrange ecclésiastique. On prétend qu'il aurait découvert un fabuleux trésor puisque l'on estime, à propos de son train de vie, que, pendant vingt à vingt-cinq ans, il aurait dépensé non loin de deux milliards de centimes. Il s'agit de comptes qui ont été faits, de dépenses somptuaires, des repas absolument incroyables, il a été invité dans tous les pays d'Europe, dans les grandes cours d'Europe, reçu par les grands de ce monde et il a fait construire cette chapelle très curieuse qu'on a auscultée. Il semblerait que cette chapelle à un moment donné, c'est une rumeur, je ne sais plus si c'est Georges Pompidou qui aurait envoyé là-bas un cordon de CRS, le village aurait été encerclé d'un périmètre de sécurité, parce qu'il y avait des fouilles qui se faisaient et, dit-on, on aurait trouvé quelque chose. Enfin dans tout ça… il y a un immense mystère et il semblerait qu'il y a un lien entre Rennes-le-Château et l'histoire que tu racontes dans *Via Vaticana*. Mais bon, là, on attend la sortie du livre pour en savoir plus.

IS : Sauf qu'on sait que le trésor a été, à un moment donné, rendu au Vatican puisqu'il a été pillé par les Wisigoths en 540 et il a été rendu au Vatican vers 1330 et Philippe Le Bel monte sur le trône de France en 1285 et il a besoin de beaucoup d'argent pour alimenter des guerres… Les juifs qui sont protégés par les papes d'Avignon demandent au Pape de renvoyer ce trésor à Rome, pour être sauvés, et on pense que, depuis cette époque-là, il a été enfoui dans les caves du Vatican. L'idée de récupérer le violon de David est liée à la recherche du secret du son. Gal est obnubilé par le pouvoir des sons. Et Hitler qui a utilisé les sons, dans différentes formes, pour galvaniser les peuples. On a toujours eu recours aux sons pour influencer les états d'âmes des gens. Et Gal est obsédé par cette idée. Le violon de David devrait peut-être détenir un secret qui a servi à Stradivarius.

JPP : C'est vrai, cela rappelle Macaferri et Selmer, qui ont conçu cette fameuse guitare mythique, celle de Django Reinhardt, mille fois copiée mais jamais égalée. Donc, c'est les grands instruments, les grands violons, les grands pianos, les grandes gui-

Entre 1700 et 1720, un luthier italien, du nom d'Antonio Stradivari, fabrique environ 1100 violons. Ce faisant, il ne se doute pas de l'énigme qu'il laisse derrière lui… Car aujourd'hui, ses instruments sont considérés comme les meilleurs : aucun violon contemporain n'égalerait la sonorité d'un Stradivarius. Quel est le secret de Stradivari ? Comment le luthier italien a-t-il donc réussi à fabriquer de tels chefs-d'œuvre ? L'explication reste controversée. On a d'abord pensé que Stradivari revêtait ses créations d'un vernis spécial… mais dont on n'a pas retrouvé la composition exacte.

« Pas du tout ! s'exclament les chercheurs de l'Université de Columbia et de l'Université du Tennessee, en 2004. L'origine de la qualité exceptionnelle de ces violons vient des caractéristiques du bois utilisé. » Ils ont donc étudié ce bois, et notamment ses anneaux, les fameux cercles concentriques que l'on trouve au cœur du tronc et qui permettent de déterminer l'âge de l'arbre ou de reconstituer son histoire. En période froide, par exemple, la croissance est ralentie, et ces anneaux sont resserrés, ce qui produit un bois plus dense et plus résistant.

Justement, les chercheurs se sont aperçus que le bois des violons de Stradivari provenait d'arbres qui avaient subi de longs hivers. Rien d'anormal : entre le milieu du XV^e^ siècle et le milieu du XIX^e^ siècle, l'Europe a subi une petite période de glaciation avec un pic, appelé minimum de Maunder, entre 1645 et 1715. Pour les chercheurs, que la période d'or de la lutherie italienne coïncide avec ce minimum de Maunder n'est pas un hasard : c'est la densité du bois qui donne une sonorité unique à ces violons. C'est justement entre 1700 et 1720 que l'artisan a produit ses plus belles œuvres.

tares et cithares et autres… Eh bien, Igal, on te connaît mieux maintenant. Mais, comme tu le sais, la revue des *Cahiers de la Bio-énergie*, nos lecteurs pour beaucoup sont des thérapeutes, des praticiens de santé et est-ce que tu as une diététique particulière ?

IS : Oui, la diététique particulière, elle réside dans les sons, comme les sons d'un instrument ou les sons d'un musicien. Ces sons sont considérés comme quelque chose qui peut être terriblement destructeur ou terriblement formateur. Dans le son il y a énormément d'éléments. Tout près de Sienne, en Italie, il y a un domaine, qui appartient à un Milanais, dans lequel on cultive des vignes pour en faire du vin. Ces vignes sont arrosées par la musique de Mozart. Ces vignobles se comportent d'une manière très différente des autres vignobles et le vin est différent. On a établi certains rapports entre les sons et la qualité du vin. On ne sait pas si c'est parce que le son détruit les parasites ou si c'est le son qui aide la végétation à grandir différemment ou à résister à la nature et aux oiseaux qui dévorent tout.

JPP : Mais, alors, quand je te parle de la diététique, est-ce que la musique que tu joues et l'art violonistique influencent ton comportement ? Par exemple, par rapport à ce que, nous nous appelons l'énergétique ? L'énergétique, elle fuse dans toutes les directions, dans toutes les disciplines… Est-ce que tu as une espèce de rigueur ? Est-ce que tu as une attitude, ce que l'on appelle le behaviorisme, un comportement par rapport à l'alimentation ? Par rapport aux boissons ? Est-ce que tu as des interdits ?

IS : Je n'ai pas de restrictions. Je sais une chose : quand je dois jouer, je trouve une énergie absolument incroyable, je peux donner trois ou quatre concerts par jour, je ne suis absolument pas fatigué. Maintenant, l'alimentation doit sûrement jouer un rôle. Je me force à l'équilibrer mais les voyages rendent les choses difficiles.

JPP : On m'a dit que tu respectais une certaine tradition.

IS : Je respecte une certaine tradition mais ça ne me conduit pas à mener une vie complètement différente parce que ce n'est pas une façon particulière de m'alimenter comme par exemple Glenn Gould. Il fallait qu'il boive un peu de lait, il ne mangeait qu'un jour sur trois, etc. C'est pas du tout mon cas. Moi je suis en plus gourmand.

JPP : Tu n'es pas dans l'ascétisme comme ces anachorètes qui s'enferment dans une cellule.

IS : Absolument pas !

JPP : Tu es un acteur engagé, tu es citoyen de la vie, engagé dans une forme de jouissance raisonnable mais un bon verre de vin, un bon repas te vont bien.

IS : Cela dit, je ne fais jamais d'excès ! Je me contente de très peu, je bois très peu…

JPP : Ce n'est pas si mal !

IS : Oui, j'aime bien la bonne table mais je ne vis pas pour manger. Je mange pour vivre.

JPP : Est-ce que tu as déjà approché de près ou de loin – je sais que ta femme est chirurgien dentiste – les médecines douces ? Est-ce que ça te parle ? L'homéopathie ? La phytothérapie ? Les tisanes ? Tu m'as proposé une tisane.

IS : Oui, je me suis toujours intéressé à ces médecines. J'ai été très frappé par un livre que j'ai acheté un jour par hasard d'un médecin roumain qui s'appelle Knapp, je crois, et qui parle de l'alimentation d'une manière très particulière. Il est très lié aux choses naturelles, aux plantes et il mange très peu. Il ne mange jamais pour le petit déjeuner et moi non plus. Je bois un thé. Oui, j'ai adopté en partie cette façon de vivre à la roumaine. Je ne sais pas si c'est roumain ou si c'est parce que le type était tourné vers une certaine médecine, mais j'ai appris beaucoup de choses… l'acidité, la non-acidité…

JPP : Oui c'est vrai, c'est très juste tout ça.

IS : J'évite les choses acides.

JPP : Tu as raison, ça irrite le tube digestif !

IS : Oui mais il y a des gens qui supportent très bien.

JPP : Une dernière question : est-ce que tu penses – je suis obligé de te poser cette question parce que les lecteurs ne comprendraient pas comme tu es né en Israël – qu'il y aura une résolution pacifique et définitive en Palestine entre les Palestiniens et Israël ?

IS : Là, tu me demandes une chose délicate parce que, personnellement, je ne crois pas dans le proche avenir à quelque chose de définitif. Toute la volonté, disons arabe, ne va pas dans ce sens. Les sept pays qui entourent Israël n'ont aucun intérêt à installer la paix dans la région. Les pays arabes ont peur de la démocratie palestinienne. Si les Palestiniens parviennent à avoir leur État démocratique, ça va être un exemple terrible pour les pays arabes qui ne sont absolument pas démocratiques et qui sont soit monarchiques, soit des dictatures. Les Arabes ont besoin de cette tension entre les Palestiniens et Israël. Maintenant, du côté israélien, c'est presque la même chose. Israël se sert de cette tension pour garder une certaine homogénéité intérieure et pour pouvoir développer le pays. Le pays s'est développé énormément par la guerre. Pourtant, la paix est nécessaire dans cette région. On n'arrive pas à penser à autre chose qu'à la guerre. Et ça pose un problème, même pour les grandes puissances. Il ne faut pas oublier que le pétrole se trouve entre les mains des pays arabes et les grandes puissances pensent que, si on instaure la paix au Moyen-Orient, entre le pétrole arabe et le savoir israélien, le Proche-Orient peut devenir la région la plus prospère de la Terre. D'où cette volonté et cette hypocrisie de perpétrer cet état de guerre qui donne aux États-unis et à la Russie une puissance incontournable.

Pourtant, la paix est nécessaire dans cette région. On n'arrive pas à penser à autre chose qu'à la guerre

JPP : Et de toute façon, aujourd'hui, tu sais comme moi qu'avec le pétrole nous vivons dans le règne du carbone. Nous sommes dans le cycle du carbone. Et aujourd'hui, il y a un effort planétaire qui est fait et qui tourne les projets du futur vers différentes sources énergétiques comme le soleil, le vent. Donc le nucléaire, ce n'est peut-être pas forcément la meilleure énergie qui existe, mais malheureusement on ne pourra pas y échapper, parce que, en fait, la Terre a besoin d'énergie. Chacun a des arguments, on ne peut pas nier qu'historiquement, Israël, avant le schisme, toutes ces tribus et tous ses peuples vivaient ensemble dans la région. Là ce sont des États artificiels qui ont vu le jour après le colonialisme et les protectorats, tu sais ça mieux que moi. Ce qu'on appelait la grande Palestine, c'était quasiment tout le Moyen-Orient et si, aujourd'hui, le pétrole n'est plus l'enjeu déterminant, il le sera parce que, tu me diras, il y a aussi le gaz, mais normalement pourquoi est-ce que ces peuples ne pourraient pas vivre en paix ? Pour les raisons que tu as données à l'instant ?

IS : D'abord, on est très loin de la solution pour les ressources pétrolières parce que l'économie du monde est basée sur la consommation pétrolière. Toutes les usines, toutes les machines, tout fonctionne au pétrole. Pour changer ça, il faut cent ans. Deuxièmement, les sources nucléaires demandent énormément de savoir, il n'y a que des savants qui peuvent manipuler cela. C'est quelque chose qui reste très loin de l'homme. Une voiture, on met de l'essence et n'importe qui peut mettre de l'essence dans une voiture. Quand il s'agit du nucléaire il faut être très savant, il faut beaucoup de protections et on ne sait d'ailleurs pas comment ça va se terminer parce qu'on ne connaît pas la nuisance de l'atome dans l'avenir. Pour le moment, le monde entier dépend du pétrole du Moyen-Orient et du pétrole russe. On a oublié que la Russie est maintenant le premier producteur de pétrole du monde. Et le pétrole russe dépend du prix que les pays arabes vont fixer. En surproduction arabe, le prix baisse, et, quand on manque de pétrole, le prix monte. La Russie a tout intérêt à ce que le pétrole monte. Si vous voulez, toutes les situations pétrolières créent des mouvements et des mouvances que ce soit au Moyen-Orient ou ailleurs. Maintenant, le problème devient iranien. Demain ce sera un problème chinois. La Chine consomme

énormément de pétrole et elle ne peut pas convertir le pétrole en nucléaire. Les usines et les machines tournent toujours avec le pétrole. Ce problème pétrolier devient ou reste le problème numéro un. Et le Moyen-Orient est assis sur des nappes de pétrole que l'Occident est obligé de conserver. La situation entre juifs et Arabes est une fausse situation de guerre. C'est pratiquement le même peuple, même les religions ne sont pas très éloignées l'une de l'autre. Et on maintient cette guerre d'une manière artificielle en montant l'Islam contre le judaïsme et, le judaïsme, on l'enferme dans un ghetto israélien, comme on a enfermé les juifs dans les ghettos en Europe. Avant on prétendait que les juifs n'avaient rien à faire dans les pays européens et maintenant qu'il y a l'État d'Israël, on enferme Israël dans un ghetto face aux Arabes ou aux intérêts mondiaux.

> Un musicien, finalement, quand il joue, il ne joue pas que pour lui-même, il joue surtout pour les autres

JPP : Ça je dirais, c'est presque inscrit dans la genèse. C'est l'histoire d'Abel et de Caïn. On ne sait d'ailleurs pas pourquoi, ça fait partie de ces énigmes de l'univers non résolues… Pourquoi juif et arabe ? Pourquoi lui ? Pourquoi pas les autres ?

Igal, je te remercie d'avoir répondu à toutes ces questions. Si tu avais quelque chose pour finir cette interview, un souhait, une promesse ? Quelque chose à dire aux lecteurs des *Cahiers de la Bio-énergie* ? Qu'est-ce que tu pourrais dire, pour les années à venir, pour le monde ? Pour la jeunesse ? Pour la musique ?

IS : Eh bien, je pense que la musique est l'avenir de l'homme, elle contient à peu près tout ce que l'homme cherche, c'est-à-dire des sons, l'apaisement, l'espoir… de s'unir… Ce que moi j'aurais souhaité c'est de pouvoir pendant quelques années où il me reste encore à vivre, de réunir les gens et de faire entendre d'abord mon violon qui est un violon exceptionnel, un Stradivarius et la musique que j'interprète et qui vient de moi et qui va aux autres. Un musicien, finalement, quand il joue, il ne joue pas que pour lui-même, il joue surtout pour les autres, les auditeurs.

JPP : On va quand même donner quelques références. Ton livre, on va en faire un film. Je sais qu'il y a quelques producteurs sur le coup, mais c'est signé avec Stephan Films. Ton livre, on va le présenter, on va faire une photo et du prochain aussi, édité chez Plon.

IS : Il est aussi sorti en livre de poche aux éditions du Point qui appartiennent au Seuil. Le nouveau *Via Vaticana*, également édité chez Plon, sera sur le marché le 5 mai.

JPP : Et tu as enregistré des CD ?

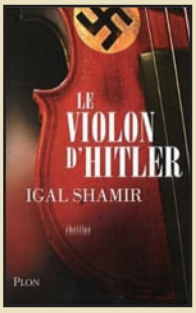
IS : J'ai enregistré des CD il y a très longtemps et je n'ai plus de contrat de disques avec la maison de disques parce que les maisons de disques vont très mal et je n'ai pas du tout envie de me bagarrer pour absolument exister à travers le disque. Je préfère que les gens viennent m'écouter au concert plutôt que de mettre un disque et dire : « Ah oui, alors c'est lui mais bien sûr !… »

JPP : Eh bien Shamir, je te remercie de nous avoir accordé cette interview. Longue vie à ton Stradivarius, à la musique et à toi-même !

IS : À moi-même ! (rires). Mon violon a déjà l'âge de 320 ans. Pour égaler cela, il faut se lever tôt ! ■

Le violon d'Hitler

Igal Shamir - Éditions Plon



France 1940. Pourquoi Hitler a-t-il ordonné un soir, à l'issue d'un concert, l'exécution de Gustav Schultz ? Violoniste enrôlé dans l'armée allemande, celui-ci aurait été détenteur d'un prodigieux secret qui aurait provoqué la rage du Führer… Paris, de nos jours. Ancien agent israélien spécialisé dans la traque des criminels nazis, le violoniste Gal Knobel voit son passé le rattraper lorsqu'un mystérieux Cardinal lui propose de découvrir ce qui a déclenché la colère d'Hitler. Un secret vieux de quatre siècles qui plongerait ses racines dans la Venise de la Renaissance. Effrayant et indicible, il pourrait faire vaciller l'histoire artistique et religieuse européenne. Pour découvrir la vérité, Gal Knobel devra parcourir l'Europe au péril de sa vie : au Vatican, à Venise, Paris et Genève, les nostalgiques du III[e] Reich sont légion à vouloir que le secret d'Hitler reste caché à jamais…
(300 pages – 20,90 €)

Via Vaticana

Igal Shamir - Éditions Plon

Selon une très ancienne légende, le trésor du Temple de Jérusalem, rapporté à Rome en 71 après Jésus-Christ par l'empereur Titus, serait enfoui depuis dans les caves secrètes du Vatican. On raconte que, avec lui, serait caché le mythique violon du roi David, introuvable depuis des siècles. Le jour où le violoniste et agent secret israélien Gal Knobel découvre que le violon du roi David contiendrait le secret de fabrication des Stradivarius - qui aurait donné à ces instruments le pouvoir de garder l'extrême pureté de leur son par-delà les siècles -, il met le doigt dans un dangereux engrenage. Pour retrouver le violon de David et percer le mystère des Stradivarius, Gal Knobel est entraîné sur une piste terrifiante, de Paris à la Ville Éternelle. Il défiera la mafia et les prélats du Vatican, déchiffrera une énigme écrite par Michel-Ange lui-même, devra composer avec les gardiens du Temple, et approchera les arcanes d'une certaine éternité…
(303 pages – 20,00 €)